



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

63 | automne 2012

Philosophies morales

Carla MEYER, *Die Stadt als Thema. Nürnbergs Entdeckung in Texten um 1500*

Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2009, 558 p. (Mittelalter-Forschungen, 26)

Joseph Morsel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/6879>

DOI : 10.4000/medievales.6879

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 155-159

ISBN : 978-2-84292-353-2

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Joseph Morsel, « Carla MEYER, *Die Stadt als Thema. Nürnbergs Entdeckung in Texten um 1500* », *Médiévales* [En ligne], 63 | automne 2012, mis en ligne le 15 janvier 2013, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/6879> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.6879>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

Tous droits réservés

Carla MEYER, *Die Stadt als Thema. Nürnbergs Entdeckung in Texten um 1500*

Ostfildern, Jan Thorbecke Verlag, 2009, 558 p. (Mittelalter-Forschungen, 26)

Joseph Morsel

- 1 La Franconie abrite deux « icônes » urbaines de la germanité (entendue au sens du nationalisme allemand) : les anciennes villes impériales de Rothenbourg-sur-la-Tauber et de Nuremberg. La première a fait l'objet d'un remarquable ouvrage américain (J. Hagen, *Preservation, Tourism and Nationalism: The Jewel of the German Past*, Ashgate, 2006), consacré à la fabrication d'un mythe national (« la plus allemande des villes ») au XIX^e siècle et jusqu'à la période nazie et à sa restauration dans le cadre des stratégies de reconstruction après 1945 ; en l'occurrence, c'est le paysage urbain fossilisé d'une ville endormie après le XVI^e siècle qui a permis que se projette la vision nostalgique d'un Moyen Âge évanoui (et avec lui des premières formes de la nation allemande). À Nuremberg, en revanche, on n'a pas affaire à une ville oubliée et, même si la vieille ville est encore ceinturée de remparts, surplombée par un ensemble fortifié d'origine médiévale et ponctuée de quelques places ou bâtiments également médiévaux, les bombardements ont laissé une trace indiscutable – et de toute façon, l'attrait de Nuremberg ne se fondait en rien sur son seul paysage : pour schématiser, on pourrait dire que si Rothenbourg incarnait la ville allemande, Nuremberg incarnait l'esprit (ou la culture) allemand(e).
- 2 L'ouvrage de C. Meyer consacré à Nuremberg s'ouvre et se referme sur la catastrophe nazie, indissociable de la valeur singulière attribuée à cette ville, mais il remonte plus haut dans le temps sa tentative d'archéologie culturelle, par-delà la valorisation romantique de la ville, jusqu'à la fin du Moyen Âge, moment où se cristallise l'image d'une ville exceptionnelle. La question n'est cependant pas de valider ou d'invalider l'éclat de la ville à l'époque de Dürer, mais de donner sens à cet éclat, de comprendre comment s'est construit, pour l'essentiel entre 1450 et 1550, ce discours essentialiste

glorieux, ce qu'il signifie du point de vue des représentations plus ou moins collectives nurembergeoises, mais aussi comment il s'interpose entre la ville médiévale et le médiéviste – lequel, prisonnier des représentations collectives de son propre temps, d'une documentation archivistique exceptionnellement bien conservée à partir du ^{xv}^e siècle et d'un corpus d'éditions de sources sélectives, contribue à son tour à reproduire cette image d'un âge d'or et la dote d'une caution scientifique.

- 3 Mais ce dernier point ne constitue pas le principal objectif de C. Meyer, qui cherche moins à redresser un bâton tordu qu'à reprendre à nouveaux frais l'examen d'une partie de la production *textuelle* (comme l'indique le titre, l'ouvrage ne prenant pas en compte les images – sauf quelques pages consacrées à la célèbre gravure tirée de la *Chronique universelle* de Hartmann Schedel) *sur* Nuremberg (et non pas *de* Nuremberg), pour s'interroger sur ses éventuels effets ou signification en matière d'identité urbaine. Cette notion d'« identité » est d'ailleurs soigneusement questionnée, à l'encontre de son utilisation le plus souvent sauvage. Sont notamment envisagés deux aspects : les conditions de possibilité d'une « identité collective », dès lors que la notion d'identité a été importée de travaux de psychologie individuelle et qu'elle est le plus souvent conçue comme la construction d'une singularité ; par ailleurs, la construction de l'identité est elle-même corrélée, chez les psychologues et ceux qui s'inspirent de leurs travaux, à la notion de « crise », ce qui doit être d'autant plus présent à l'esprit que la période étudiée est classiquement conçue comme une période de crise (et que les historiens n'hésitent pas à employer la métaphore de la « crise de croissance » pour désigner telle ou telle phase historique agitée). Bref : y a-t-il construction d'une identité collective nurembergeoise vers 1500, ou celle-ci n'est-elle postulée que sur la base de la singularité nurembergeoise et de symptômes de crise ?
- 4 C. Meyer procède en deux temps : une phase d'analyse de trois genres documentaires prenant Nuremberg pour objet plus ou moins exclusif, puis une phase de synthèse structurée autour de deux thèmes (en plus de la question de l'identité). Les trois genres documentaires envisagés sont l'historiographie (chroniques et annales), la « lyrique politique événementielle » (*politische Ereignisdichtung*, chants ou poèmes consacrés à un événement particulier, en général guerrier), enfin le genre encomiastique (descriptions louangeuses de la ville). C. Meyer ne justifie toutefois en rien le choix de ces genres « littéraires », dont le point commun est qu'il s'agit de textes dotés (d'emblée ou en définitive) d'une circulation « ouverte » (par opposition aux correspondances, mais aussi aux archives administratives, soigneusement encloses), tandis qu'ils se différencient visiblement par leur rapport au temps (l'historiographie se place dans la durée, la « lyrique événementielle » porte sur des instants, les louanges sont enfin définies par C. Meyer comme une « description synchronique »).
- 5 Chacun de ces genres est examiné l'un après l'autre, en deux temps : en premier lieu, C. Meyer se penche sur les modalités de leur tradition et montre comment la recherche historique a été piégée par les faiblesses et surtout par les choix inavoués ou négligés qui ont présidé aux éditions canoniques du ^{xix}^e siècle (toujours utilisées faute de mieux), les *Chroniken deutscher Städte* et les *Historische Volkslieder*. Mais au-delà de cette critique, le résultat est surtout de montrer l'absence complète de tout rôle du Conseil nurembergeois dans la production de chroniques ou d'annales, de chants ou de poèmes, de portraits flatteurs de la ville, contrairement à ce qu'on pourrait attendre de la part d'un pouvoir patricien très exclusif, très dominateur et très envahissant. Ces textes sont produits hors commande par des « étrangers » (nobles des environs ou voyageurs,

notamment italiens), ou alors par des « moyens » comme Rosenplüt, certes membres de l'administration mais qui n'avaient aucune promotion à attendre (et n'en ont d'ailleurs eu aucune), ou encore par des professionnels éventuellement soutenus par tel ou tel patricien (tel Sebald Schreyer), exceptionnellement par des patriciens individuels (comme Erhard Schürstab), mais à des fins privées. Au mieux peut-on parler, si l'on veut souligner le rôle de certains patriciens individuels, de discours « officieux » – mais quand le Conseil intervient à ce niveau, c'est toujours de façon négative: soit en refusant la reconnaissance (notamment financière) espérée par l'auteur, soit en interdisant la diffusion de textes pourtant *favorables* au régime nurembergeois.

- 6 Le deuxième temps de l'examen des trois genres littéraires est celui de leur contenu, auteur après auteur et, de l'aveu même de C. Meyer, souvent sous forme de paraphrase. Là se situe la principale faiblesse de l'ouvrage: plus de 250 pages submergent le lecteur de données accumulées au gré d'une lecture fine des textes et d'une exploitation critique de la riche bibliographie, sans toutefois que soit mise en œuvre une méthode d'analyse textuelle contrôlable. On ne sait donc rien de la fréquence des termes sur lesquels s'arrête l'auteur, ni des segments répétés ou des cooccurrences qui pourraient permettre de serrer de plus près les rapports entre les textes: on a affaire à une méthode philologique fine, qui rendra certainement de grands services à tous les spécialistes de Nuremberg, mais qui s'avère pénible à la longue et s'interdit certainement des observations au niveau du non-dit des textes (structure discursive, champs sémantiques).
- 7 Vient enfin la synthèse, organisée (outre les réflexions sur l'identité) autour des deux principaux enjeux de toute cette production littéraire: la réponse à des menaces extérieures (la pression nobiliaire ou princière, particulièrement vive – ou dramatisée par écrit – du milieu du xv^e siècle aux années 1520, et compliquée par les revirements de la stratégie impériale vis-à-vis des villes d'Empire), et la réponse à des menaces internes (révoltes urbaines, divisions du patriciat). Si l'examen du premier enjeu n'apporte pas de résultat significatif par rapport à ce que l'on connaît des rapports difficiles entre Nuremberg et l'aristocratie féodale (même s'il est l'occasion de rappeler combien la définition et la criminalisation d'un ennemi commun contribuent efficacement à la « nostrification » comme constitution d'un sentiment commun), celui du second s'avère particulièrement fructueux.
- 8 La particularité de Nuremberg est soulignée tant par les observateurs extérieurs que par les auteurs nurembergeois, à savoir le caractère unique de son régime très oligarchique (qualifié de « patricien » dès 1485), omnipotent et omniprésent (au point que Nuremberg est considérée comme le cas le plus précoce d'une « disciplinasion sociale » habituellement placée à l'époque moderne), jamais contesté (la rébellion de 1348/1349 n'étant pas sociale mais interne au patriciat), quoique lui-même traversé de tensions – qui n'apparaissent que de façon filtrée dans la documentation (contrôlée, censurée, enfermée) –, sans qu'on y trouve pourtant aucune de ces institutions que l'on rencontre dans les autres villes à patriciens (sociétés aristocratiques, clubs/poêles) – mais où, justement, les patriciens doivent faire face à la pression des « métiers » (interdits à Nuremberg), voire même partager le pouvoir avec eux. À Nuremberg, l'omnipotence du Conseil (étroit: la trentaine de patriciens effectivement aux affaires, avec un mandat annuel qui assure la rotation des charges et donc l'adaptation aux rapports de forces internes) rend inutile toute autre forme de structuration du pouvoir patricien.

- 9 On n'a pas affaire, à Nuremberg, à un groupe préoccupé de sa légitimation : elle va de soi, il est admis que la domination des « lignages » (les *Geschlechter*) découle de la grâce divine – et c'est la raison pour laquelle le Conseil ne commande aucune œuvre glorifiant publiquement son action (contrairement à ce qui s'observe dans les autres villes à patriciens) et, lorsqu'il met la main sur un tel texte (par achat), le soustrait en fait à la circulation : le patriciat ne se met en scène publiquement que de façon décalée (lors de la Fête des fous, lors des tournois). Ce groupe, qui ne se préoccupe pas de sa légitimation, ne se préoccupe que de l'efficacité de sa domination, ce qui se traduit d'une part par un foisonnement d'ordonnances concernant tous les aspects de la vie urbaine et par le recours à toutes sortes de dénonciateurs, et d'autre part par une exigence absolue du secret autour des actes du Conseil. Là où, dans les autres villes, les sociétés et poètes patriciens imposent à leurs membres une exigence de vertu, le Conseil de Nuremberg impose à ses membres le secret, avec une répression brutale des manquements.
- 10 Ainsi, l'âge d'or de Nuremberg vers 1500 ne correspond pas à une réalité par rapport aux périodes qui précèdent ou qui suivent, il n'est que le résultat d'une multiplication, depuis le milieu du *xv^e* siècle et avec une accentuation dans les années 1480-1500, de discours écrits (ou figurés) sur la ville. Cette multiplication, quant à elle, ne peut être ramenée à l'explosion documentaire liée à l'imprimerie, ni non plus à une volonté de propagande de la part des autorités urbaines : il s'agit donc bel et bien d'une multiplication de prises de parole écrites, parfois strictement manuscrites et conservées en un exemplaire unique, qui d'un côté manifestent l'internalisation de schèmes discursifs (p. ex. la noblesse contre la ville) et langagiers (« nous » vs « ils », « Nuremberg », etc.), de l'autre contribuent à diffuser et naturaliser ces schèmes. Ces prises de parole sont ainsi le signe, pour employer un vocabulaire bourdieusien, qu'un travail social est à l'œuvre, en l'occurrence la production d'une forme particulière d'identité collective.
- 11 Dès lors en effet qu'on abandonne la vision substantialiste de « la ville », de « Nuremberg » (substantialisation d'autant plus aisée, remarquons-le, qu'elle conjugue la substantialisation de la catégorie « ville » et celle de l'espace – par l'intermédiaire d'un lieu concret), et qu'on s'interroge, à partir des travaux de sociologues, sur la construction des êtres sociaux, dès lors qu'on fait de ces discours multipliés dans la seconde moitié du *xv^e* siècle des facteurs de constitution de l'identité nurembergeoise (face aux féodaux, face aux paysans, face aux autres villes) et non pas la révélation d'une essence (ni non plus, on l'a dit, une manipulation orchestrée à des fins de propagande), alors on doit considérer avec C. Meyer qu'on a affaire à un phénomène analogue à celui de la sociogenèse de la noblesse que j'ai observée pour cette région à la même époque. C'est à ce processus d'*inventio* (à la fois révélation de quelque chose qui était censé être déjà là et conception de cette chose-là) que fait référence le titre de l'ouvrage (*Die Entdeckung...*) – et d'une certaine manière ce livre vient confirmer, si besoin était, le bien-fondé de l'hypothèse sociogénétique : car si sociogenèse de la noblesse il y a, cette dernière étant définie/démarquée par rapport aux princes et aux villes, alors il faut admettre aussi que « les villes » (comme « les princes », ou encore « les paysans ») ne sont pas des substances mais le résultat d'un remodelage complet de la taxinomie sociale au cours du *xv^e* siècle. Il ne peut pas y avoir de sociogenèse de la noblesse sans sociogenèse des villes et réciproquement – et, pour ce qui est de la Franconie, sans sociogenèse de « Nuremberg » (on observera d'ailleurs que la période

1480-1500 correspond également à une phase d'accélération/intensification dans la sociogenèse de la noblesse, puisque c'est justement à ce moment-là que la pratique du tournoi devient l'élément clé de référence).

- 12 On comprend dès lors tout l'intérêt de cet ouvrage copieux et parfois trop long: de façon globale, il permet de dépasser bon nombre d'évidences préconçues qui obèrent la compréhension de l'histoire urbaine médiévale (le substantialisme/essentialisme, le statisme des identités, l'homogénéité du sens prêté aux formes semblables, etc.), et de façon particulière (à propos de Nuremberg), il fournit des pistes précieuses de compréhension de la singularité, déjà soulignée vers 1500, du fonctionnement du pouvoir patricien. Resterait toutefois à compléter cette étude des genres littéraires (publics) par celle des productions secrètes commanditées par le Conseil: non pas les documents de la pratique « administrative », mais la série des « livres de guerre » (*Kriegsbücher*) qu'il fait élaborer au tout début du XVI^e siècle, qu'il ne fait pas circuler, mais dont la réalisation luxueuse interdit qu'on les réduise à des actes pratiques (un recueil des recettes déjà employées par le passé pour régler les conflits). C'est bien là un autre mérite de cet ouvrage que de susciter de nouveaux questionnements sur une matière usuellement considérée comme épuisée.